

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



« Le poème s'ouvre... »

Vénus Khoury-Ghata, *Le fleuve*, et Paul Chanel Malenfant, *Du seul fait d'exister*, Montréal, Trait d'union, coll. « Vis-à-vis », 2001, 108 p., 19,95 \$.

Sylvain Garneau, *Poésies complètes*, présentation de Serge Patrice Thibodeau, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'clock », 2001, 200 p., 16,95 \$.

Martin Ouellet, *Babel rage*, Laval, Trois, coll. « Opale », 2001, 142 p., 15 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 107, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2002). Compte rendu de [« Le poème s'ouvre... » / Vénus Khoury-Ghata, *Le fleuve*, et Paul Chanel Malenfant, *Du seul fait d'exister*, Montréal, Trait d'union, coll. « Vis-à-vis », 2001, 108 p., 19,95 \$. / Sylvain Garneau, *Poésies complètes*, présentation de Serge Patrice Thibodeau, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'clock », 2001, 200 p., 16,95 \$. / Martin Ouellet, *Babel rage*, Laval, Trois, coll. « Opale », 2001, 142 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 36-37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Vénus Khoury-Ghata, *Le fleuve*, et Paul Chanel Malenfant, *Du seul fait d'exister*, Montréal, Trait d'union, coll. « Vis-à-vis », 2001, 108 p., 19,95 \$.
 Sylvain Garneau, *Poésies complètes*, présentation de Serge Patrice Thibodeau, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five O'Clock », 2001, 200 p., 16,95 \$.
 Martin Ouellet, *Babel rage*, Laval, Trois, coll. « Opale », 2001, 142 p., 15 \$.

« Le poème s'ouvre... » (Paul Chanel Malenfant)

Éclatement des sens, dans le sens de l'histoire et rage sans bon sens.

P O É S I E HUGUES CORRIVEAU

LA COLLECTION « VIS-À-VIS », dirigée intelligemment par Claudine Bertrand aux Éditions Trait d'union, nous propose cette fois un rapprochement pertinent entre Vénus Khoury-Ghata et Paul Chanel Malenfant.

DES MOTS

De prime abord, on ne sent pas vraiment en quoi leurs entreprises poétiques peuvent bien se rejoindre et puis, au fil des textes, certaines fulgurances dans les images, certains raccords surprenants dans la continuité poétique imposent une parenté sous-jacente. Il y a bien sûr le hasard du titre donné à sa partie par Vénus Khoury-Ghata, à savoir *Le fleuve* qui rappelle immédiatement les *Fleuves*, recueil pour lequel Paul Chanel Malenfant a reçu le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec et le Grand Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières en 1998. Rapprochement titulaire, sans doute, mais aussi thématique dans l'épaisseur textuelle souvent imposée par les deux auteurs ici conviés.

C'est dans un foisonnement d'images peu commun que Khoury-Ghata propose ses proses poétiques ou ses vers libres. J'avouerai ne pas bien saisir la continuité de ce *Fleuve* qui par à-coups déborde, qui tend vers un surréalisme touffu que les fils de l'écriture ne me paraissent pas toujours réussir à coudre vraiment. Il y a là une dérive (pour continuer à filer justement la métaphore aquatique) qui me semble appeler à l'opacité.

Mais la force intrinsèque de la poésie de l'auteure tient au surgissement continu, dans presque chacun des textes, de vers somptueux, de rappels subtils et généreux : « Loin le temps où il pesait son poids de cierges et de génuflexions/le village depuis la dernière pluie a rompu sa laisse/et l'arc-en-ciel a bu toute l'eau du bénitier » (p. 24). Ces descriptions tiennent souvent le pari de la densité idéale, du petit récit donné comme une fièvre, sorte de don unique dans son évocation souvent douloureuse. Car la précarité et la mort guettent chaque lieu visité : « cachés derrière leurs coudes repliés les morts se disent d'une autre écorce/que la femme qui chasse à coups de balai le désir qui a incurvé son seuil » (p. 10).

Mais Malenfant dans tout cela, en quoi le retrouverait-on entre les lignes de Khoury-Ghata ? Or c'est qu'il y est bel et bien. Écoutons l'auteure, et reconnaissons le liquide qui hante à jamais les textes de Malenfant : « Après la mer il n'y a rien dit-elle en se hissant jusqu'à la lucarne et cette odeur laiteuse de vagues qui applaudissent des deux mains lorsqu'un petit noyé remonte à la surface//dans sa paume un galet » (p. 23). Alors cette très heureuse transition nous conduit à la seconde partie intitulée *Du seul fait d'exister* que propose justement Malenfant. Les « Eaux de naissance », le « Pays d'enfance », « Du souffle sur les eaux », « L'âge d'homme » et « Les jours [qui] tombent » ponctuent cet itinéraire poétique, ces



PAUL CHANEL MALENFANT



titres étant alors comme des sémaphores évocateurs de l'ensemble du travail du poète depuis quelques années. On est dans la continuité contrapuntique d'une parole qui ne cesse de s'enrichir, de pénétrer au cœur même des intenses figures augurales comme transformatrices marquant cette œuvre considérable. Malenfant livre là un texte qui n'a rien à envier à ses récents recueils, dont *Des ombres portées* qui lui a valu le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada l'an dernier. Force nous est de reconnaître que ce parcours est lumineux et riche : « Tu rêves que le poème coule de source sur la suite des jours//Et inlassablement tu succombes au lent vertige du langage. » (« L'âge d'homme », p. 84) Et le poète sait, lui aussi, regarder la mer en face :

Les eaux tremblent la nuit, à Pointe-au-Père. Tu dis : Allume la première phrase contre le vertige. Sur l'autre rive, passent des pétroliers, des âmes d'anges entre les parfums d'eucalyptus et les gitanes de taffetas. Tu imagines ainsi la mort pour l'immense rémission des images : vif éclat. (« Du souffle sur les eaux », p. 73)

Ce livre nous permet à la fois de lire un auteur important de la poésie québécoise actuelle et de découvrir, si ce n'est déjà fait, une auteure française dont le style riche et saisissant mérite d'être goûté.

FÊTES

J'ai déjà dit combien me paraissait essentielle la collection « Five O'Clock » que dirige Claude Beausoleil aux Herbes rouges. Grâce à elle, nous arrive enfin l'œuvre complète de Sylvain Garneau. Il le fallait. Cela s'imposait. En une assez mauvaise préface, presque désagréable, et qui parle autant de lui-même que du poète concerné, Serge Patrice Thibodeau essaie de nous transmettre son enthousiasme devant une œuvre qu'il considère comme contemporaine parce qu'elle reçoit en elle les autres, les peuples étrangers, en une ouverture sur le monde que Thibodeau s'efforce toujours de ne pas retrouver chez ses contemporains. Ce texte apporte peu au lecteur, en tout cas rien pour l'aider à lire cette poésie formellement classique et qui aurait mérité d'être justement éclairée par le regard critique du préfacier, ouverte plus précisément à sa supposée contemporanéité.



SYLVAIN GARNEAU

D'entrée de jeu, disons que pour accéder à ces textes, il faut consentir à leurs rimes et à leur métrique relativement rigide. Il faut aussi faire abstraction de sa relative incongruité en ce début des années cinquante qui avaient déjà reçu l'immense *Refus global*, l'impérial premier livre de Paul-Marie Lapointe et l'œuvre majeure d'un Alain Grandbois qui signera une préface paternaliste au premier recueil de l'auteur. Il y a de quoi s'étonner, en effet, de ce que Sylvain Garneau, tout jeune poète de vingt ans, ait eu ce goût pour une poésie compassée. Et s'il fallait impérativement que lui soit consacré un livre dans cette collection déjà prestigieuse, c'est qu'il a du talent. C'est tout dire et bien peu. Tout de même, je

me prends à rêver à ce qu'aurait été cette œuvre délivrée de ses contraintes stylistiques, et à comprendre le souhait de Grandbois lui-même qui espérait bien qu'un jour Garneau trouvât le rythme des vers libres. Mais ce ne fut pas le cas, comme on sait. Nous restent donc parfois des vers magnifiques, comme dans « Le jeu », qui imposent un ton, une légèreté que tous les textes de Garneau n'ont pas, hélas :

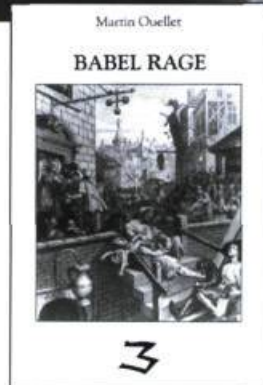
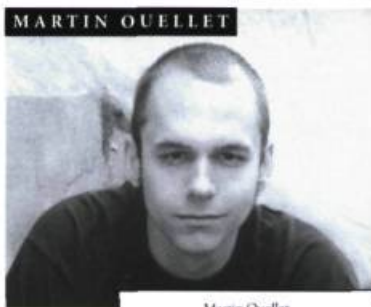
*J'ai marché le long de la rive
Pour y chercher des cailloux bleus.
J'ai trouvé quatre sources vives
Et j'ai recommencé le jeu.
[...]
Demain matin, sur l'autre rive,
J'irai recommencer le jeu.
Ceux qui n'ont pas peur, qu'ils me suivent
Ça me fera moins malheureux. (p. 156-157)*

Ou encore quelque facétie curieuse, comme dans ce distique joyeux d'un ivrogne en manque d'alcool : « Odile dit qu'elle a vu un crocodile/Pourquoi donc est-il vide, le broc, Odile ? » (« Sauriens », dans « Zoo », p. 138) L'œuvre de Sylvain Garneau mérite donc d'être redécouverte à cause de ces éclats merveilleux dont il était parfois capable, à cause de sa thématique toujours extrêmement rigoureuse et pour sa langue aussi, pure et riche. J'ajouterai en dernier lieu que je ne comprends pas pourquoi on a tenu à laisser les fautes d'accord dans certains vers, par exemple : « c'est toi qui nous endort [sic]/c'est toi qui a [sic] voulu » (« Trompette », p. 143-144). Cela ne me semble pas rendre service à Sylvain Garneau.

RAGE, QUAND TU NOUS TIENS !

Bon, il n'est pas de bonne humeur le monsieur Martin Ouellet. Il n'aime pas beaucoup de choses, et il l'écrit bêtement dans son *Babel rage*. Il n'apporte rien de neuf à une colère bien convenue, à une parole populiste qui déjà sent « l'usé »

à plein nez : « [...] [son] style/laisse plutôt à désirer/c'est sans parler de [son] inspiration/pour le moins vulgaire » (« Nature morte all-dressed », p. 92). En effet, et je n'aurais rien contre, loin de là, mais c'est qu'ici, tout n'est que redite et « remâchage » : « crissez donc le feu/à mes ailes de pacotille/regardez-moi me crascher/pis cherchez pas la boîte noire/y'a rien dedans/que quequ'poèmes/mal rédigés/mal digérés/qui shakent/de tous leurs membres/devant l'avenir/de l'amour » (« Jell'o nausée », p. 79-80). Ouin ! Je peux même vous citer une page entière si vous voulez ? D'abord le titre : « La vie est un long fleuve plein de merde » ; ensuite le poème lui-même : « Je sais pas nager » ; ça se trouve en page 74. Pis, « c'est toute » ! C'est pas beau, ça ? N'a-t-il pas une vision du poète bien particulière, le Martin Ouellet, quand il se dit « brûlé par les deux bouts/comme le cierge de baptême/d'un enfant mort-né/noyé dans la bave de vagin pourri/poète,/ homme virtuel/injustifiable et absurde/comme un billet de lotto perdant/de l'année passée » (« Vocation », p. 67) ? Que voulez-vous ? Quand on a « des salives amères d'amertume [sic] », on ne peut pas écrire autrement : « [...] mes crocs/ bandés/et je vomirai ma ranceur/à grands jets acides/sur la ligne de conduite/qui guide les hommes/au dépotoir de la pensée » (« Dernière volonté », p. 32-33). Et c'est comme ça tout du long. Il ne faut pas désespérer. Après la pluie...



Cet été, prenez la route avec amÉrica

La route de Bulawayo
Philippe Aquin

« Un récit qui, à travers un mélange d'ironie, d'histoire contemporaine et de renseignements ethnologiques, soutient l'intérêt du lecteur du début à la fin. »

Le Devoir



24,95 \$

São Paulo ou la mort qui rit

Raphaël Korn-Adler

« Un récit d'un réalisme saisissant. Une histoire qu'on n'a pas envie de lâcher avant d'en connaître le fin mot. »

Le Devoir



32,95 \$



www.hurtubisehnh.com